

La commémoration du 11 novembre 1918



Le 11 novembre 2009, devant le monument aux morts de Saint-Gence, les enfants de la classe de Mme Nicolas ont lu des extraits de lettres écrites par les soldats français, les poilus, pendant la Première Guerre Mondiale.

Je vais exaucer les vœux de Maurice dans la mesure du possible. D'abord pour les lignes de combat, je vais tracer un plan au dos de cette feuille que tu pourras suivre et expliquer à maman à moins que maman comprenne mieux que Maurice. Pour les balles allemandes, je pourrai le faire. J'en apporterai quand je reviendrai. Pour le casque de Prussien, cela n'est pas sûr. Ce n'est pas maintenant le moment d'aller les décoiffer. Il fait trop froid, ils pourraient attraper la grippe. Et puis mon pauvre Maurice, il faut réfléchir que les Prussiens sont comme nous. Vois-tu qu'un garçon prussien écrive à son père la même chose que toi et qu'il lui demande un képi de Français, et si ce papa prussien rapportait un képi de Français à son petit garçon et que ce képi fut celui de ton papa ? Qu'est-ce que tu en penses ? Tu conserveras ma lettre et tu la liras plus tard quand tu seras grand. Tu comprendras mieux. A la place du casque de Prussien, je vais t'envoyer à toi, à Raymond, maman peut les recevoir aussi, des petites fleurs de primevères que les petits enfants (garçons et filles) du pays ou je suis cueillaient autrefois et qui faisaient leur joie, et que moi, le grand enfant, j'ai cueillies cette année dans leur jardin pour te les envoyer. (Je ne les vole pas, elles se perdraient tout de même.) Je vous les envoie pour que vous pensiez un peu à leur malheur de n'être plus dans leur maison. Je vois, je mets même mes ustensiles de cuisine sur un petit dodo de ces petits enfants. Il y en a là deux même que je ne peux voir sans penser à vous et les larmes aux yeux me disent que vous êtes tout de même heureux par rapport aux autres...
Martin VAILLAGOU
Neuf jours après avoir écrit cette lettre, ce soldat prénommé Alphonse a été tué par un obus.

Mercredi 5 Mai 1915

Chérie,

Voilà le baptême du feu, enfin, mais je préférerais être bien loin d'ici plutôt que de vivre dans un vacarme pareil. C'est un véritable enfer.

L'air est sillonné d'obus, on n'en a pas peur pourtant: nous arrivons dans un petit village, où se fait le ravitaillement ; là, on trouve dans des casemats enfoncées dans la terre les gros canons de 155 ; il faudrait que tu les entendes cracher, ceux-là ; ils sont à cinq kilomètres des lignes, ils tirent à 115 sur l'artillerie allemande.

On sort du village à l'abri d'une petite crête, la commencent les boyaux de communication ; ce sont de grands fossés de 1 mètre de large et de deux mètres de profondeur ; nous faisons trois kilomètres dans ces fossés, après on arrive aux tranchées qui sont assez confortables.

De temps en temps, on entend siffler quelques balles, les allemands nous envoient quelques bombes peu redoutables ; nous sommes à deux cents mètres d'eux, ils ne sont pas trop méchants.

Je me suis promené à huit cents mètres sur une route, à peine si j'en ai entendu siffler ; nous avons affaire à des Bavarois qui doivent en avoir assez de la guerre, ça va changer d'ici quelques jours.

Nous faisons des préparatifs en vue des prochaines attaques. Que se passera-t-il alors, je n'en sais rien, mais ce sera terrible. J'ai le cœur gros mais j'attends toujours confiant ; nous prévoyons le coup avant dimanche.

Si tu n'avais pas de mes nouvelles après ce jour, c'est qu'il me sera arrivé quelque chose, d'ailleurs tu en seras avertie par un de mes camarades.

Il ne faut pas se le dissimuler, nous sommes en danger et on peut prévoir la catastrophe ; sois toujours confiante malgré cela parce que tous n'y restent pas.

Alphonse

Neuf jours après avoir écrit cette lettre, ce soldat a été tué par un obus.

